

RÉMI BRAGUE*

Y A-T-IL VRAIMENT DEUX CULTURES? **

J'AI choisi de traiter ce sujet pour trois raisons.

D'une part, parce qu'il y a dans cette salle aussi bien des littéraires que des scientifiques.

D'autre part, parce que le mot de culture est un de ceux qui suscitent entre le français et l'allemand des malentendus sémantiques devenus presque classiques.

Enfin, on peut aussi voir dans le choix de ce sujet un hommage à Humboldt. Auquel? Eh bien, il permet justement d'avoir deux Humboldt pour le même prix. L'un, le « saint patron » de la fondation qui nous réunit, Alexander, était plutôt « scientifique » et l'autre, Wilhelm, son frère, diplomate et linguiste, plutôt « littéraire », à supposer bien sûr que ces distinctions aient été aussi tranchées à leur époque qu'à la nôtre. Cet exposé est donc un hommage aux deux frères Humboldt. Je souhaite en tout cas qu'il ouvre un dialogue fraternel.

1. LE PROBLÈME DES DEUX CULTURES

C'est à un ouvrage qui n'est ni français ni allemand mais bien anglais auquel mon titre fait de toute évidence allusion. Il s'agit du petit livre de C. P. Snow, *The Two Cultures and the Scientific Revolution*. Publié en 1959, il fut réédité quatre ans après, c'est-à-dire, cela tombe bien, il y a exactement quarante ans. La présente conférence peut donc être comprise comme un hommage à Snow et une tentative pour lui apporter une réponse. L'auteur, physicien de formation, mais de métier administrateur universitaire, y montrait la division, qui va croissant, entre deux formes d'éducation, que l'on peut appeler pour faire simple littéraire et scientifique. Les personnes de formation littéraire et celles de formation scientifique seraient de moins en moins capables de se comprendre les unes les autres.

Le livre de Snow a suscité bien des réactions. On peut les regrouper en polémiques et en iréniques.

Du côté polémique, on ravive de temps en temps la question en traduisant des controverses plus localisées comme des résurgences de l'opposition littéraire/scientifique. Ce fut le cas de la discussion lancée en 1996 par le physicien

* Université Paris I; Ludwig-Maximilians Universität von München.

** Ce texte reprend celui d'une conférence prononcée à Paris le 13 novembre 2003 à une réunion d'anciens boursiers français de la Fondation Humboldt.

américain Alan Sokal. Celui-ci avait envoyé un article dont le contenu était volontairement absurde, mais pastichait le jargon «déconstructeur» et «post-moderne» à une revue de critique littéraire qui le publia sans sourciller.¹

Du côté irénique, on a aussi essayé de construire entre les deux cultures toutes sortes de ponts. Par exemple, on a cherché à montrer que l'abîme qui les sépare peut être enjambé par une troisième culture, les sciences humaines et sociales.²

2. DEUX TYPES HUMAINS ?

C'est un fait qu'il existe un déséquilibre net entre les personnes de formation dite scientifique et celles de formation dite littéraire. Les premières disposent le plus souvent d'une information sur le domaine des secondes que celles-ci ne possèdent généralement pas. Dans les faits, les scientifiques, surtout les plus brillants dans leur domaine propre, sont très souvent de bons connaisseurs en littérature et en peinture, voire de bons exécutants en musique. De sorte que le scientifique musicien et amateur de belles-lettres aurait en fait les deux cultures, le littéraire n'en ayant de son côté qu'une seule. Et le problème serait au fond résolu par l'union personnelle de ces deux cultures chez le scientifique d'élite, pour lequel il faudrait peut-être oser réutiliser le mot aujourd'hui vieilli et devenu un peu ridicule de «savant».

En revanche, chez les littéraires, l'ignorance la plus crasse en matière de sciences exactes est plus la règle que l'exception. J'ai honte d'en être un bel exemple. Chez nous, donc, une teinture de sciences exactes est rare. Elle est remarquée, alors que le type humain du scientifique calé en arts et lettres, s'il suscite l'admiration, n'éveille guère la surprise.

Cela nous amène à approfondir la constatation du fait en direction de la question de droit. On admet communément qu'un scientifique ne peut tout simplement pas se permettre d'ignorer tout le reste, alors qu'un littéraire peut se permettre d'être d'une ignorance honteuse en matière de science de la nature. J'aurai à y revenir.

En tout état de cause, les remarques qui précèdent supposent deux choses. D'une part, que c'est en un même sens que l'on parle de «culture» quand il est question de sciences de la nature, et quand il est question de littérature ou d'art.

D'autre part, elles supposent que ce que l'on entend dans les deux cas par «culture» est un savoir, une information. Or, ce sens me semble illégitime. Je plaiderai donc quant à moi pour une définition très restrictive de la culture. Ce faisant, je suis conscient de prendre le contre-pied d'une tendance de longue durée; il me faut à présent en retracer brièvement l'histoire.

¹ A. SOKAL, *Transgressing the Boundaries: Toward a Transformative Hermeneutics of Quantum Gravity*, «Social Text», 46/47 (1996), pp. 217-252.

² W. LEPENIES, *Die drei Kulturen. Soziologie zwischen Literatur und Wissenschaft*, 1985.

3. L'INFLATION DU SENS DE «CULTURE»

Nous assistons depuis quelques décennies à une inflation des sens du mot «culture». Elle me semble due principalement à la transgression de deux barrières sémantiques.

D'une part, le mot a franchi la barrière située sur l'axe vertical entre culture d'élite et culture populaire (*high brow / low brow*). Il n'est plus réservé aux intérêts et comportements d'une élite sociale et intellectuelle. Il désigne aussi la culture populaire, jusqu'en ses aspects les plus quotidiens, les plus régionaux, voire les plus déviants. Il inclut les modes de vie, la cuisine, le folklore, le tag, etc. On l'emploie enfin au sens d'habitudes en vigueur dans un milieu donné, comme on parle de la «culture d'entreprise», etc.

D'autre part, le mot de culture a franchi la barrière située sur l'axe horizontal. Il passe au pluriel, et l'on parle des cultures au sens de civilisations. On ne parle plus guère de *la* civilisation, la nôtre bien sûr. On parle également moins de civilisations au pluriel, ce que l'on faisait encore sans scrupules il y a une trentaine d'années. Le livre à succès, de Samuel Huntington, qui parle d'un «choc» (*clash*) des civilisations, a naguère suscité une vertueuse levée de boucliers. Même si le titre utilise le pluriel, le livre a contribué à discréditer encore l'usage du terme de civilisation. Le mot «culture» s'offre donc comme un substitut commode.

Ce mot de culture a également pu accéder au rang de principe explicatif suprême de l'humain. L'opposition de la nature et de la culture est devenue une évidence première, elle est enseignée, pour ceux qui ne l'auraient pas reçue de leur milieu, dès le début du cours de philosophie réglementaire dans les classes terminales françaises. Cette opposition se fait au profit de la culture, au point que, dans certains contextes, le mot de nature est devenu presque un gros mot. Prétendre que certaines caractéristiques de l'humain relèveraient du naturel est perçu comme carrément offensant. Cette sensibilité contemporaine est elle-même l'aboutissement d'une tendance de très longue durée, dont on peut trouver les racines dès les débuts des Temps Modernes, chez Descartes, Hobbes, puis Locke, Vico, etc.

4. LA «CULTURE GÉNÉRALE»

Pour examiner un nouvel élargissement du sens, il me faut désormais non seulement parler français, mais même penser en français. En effet, mon précédent développement pourrait être traduit en allemand sans trop de déperdition en gardant le mot *Kultur*. Désormais, au français «culture» correspondrait mieux l'allemand *Bildung*. Je n'ignore pas que ce terme a lui aussi toute une histoire qui a été retracée dans un excellent petit livre d'Aleida Assmann.³ Je

³ A. ASSMANN, *Arbeit am nationalen Gedächtnis. Eine kurze Geschichte der deutschen Bildung-*

négligerai ici cet aspect des choses pour me concentrer sur l'idée française, mais pas seulement française, de la culture générale.

On entend par là ce qu'il faut savoir, ce que l'on n'a pas le droit d'ignorer, quelque chose comme un canon. Ce savoir est à la fois minimum et commun, partagé par tous, en deçà des spécialités. Les racines de cette idée plongent loin dans le passé, par exemple dans l'idée d'«honnête homme» que l'on rencontre dans la France du XVII^e siècle. Tout français qui a lu Pascal au lycée connaît cette expression.

Il existe dans le système français, et je le dis plutôt pour ceux de nos amis allemands qui ne le sauraient pas, en priant mes compatriotes de bien vouloir m'excuser d'enfoncer devant eux des portes ouvertes, une matière scolaire qui porte ce nom. Les concours d'entrée de certaines grandes écoles, notamment les écoles commerciales, comprennent une épreuve dite de «culture générale et sciences humaines». J'ai moi-même enseigné un an cette discipline dans deux classes préparatoires. Sont mis au programme, d'une part une notion (toujours effectivement très générale; ainsi, pendant l'année où j'ai dû enseigner cette discipline, c'était «la valeur»), d'autre part une liste de quelques œuvres littéraires ou philosophiques qui concernent de près ou de loin cette notion. L'épreuve consiste en une dissertation sur un sujet afférent. L'année où j'enseignai, ce fut une phrase de Pascal: «la raison a beau crier, elle ne peut mettre le prix aux choses». ⁴ Le jeu consiste à traiter le sujet en utilisant le plus de références possible aux œuvres du programme habilement interprétées, mais aussi, de préférence, à d'autres œuvres, censées avoir été lues par le candidat par goût personnel. En vue de cette épreuve, il existe tout un arsenal d'outils pédagogiques. A chaque rentrée, des manuels sont mis en vente, qui ont été compilés *ad hoc* pendant l'été qui suit la publication du programme. Il existe même un *Dictionnaire de culture générale*, paru il y a quelques années aux Presses Universitaires de France. ⁵

L'idée d'un canon est parfois matérialisée dans ces programmes nord-américains où les années de *College* sont consacrées à l'étude des «grands livres» de la culture, occidentale ou mondiale, dont on essaie de dresser une liste, pour laquelle on fixe parfois le nombre rond de cent. Des *great books programs* existent dans plusieurs universités prestigieuses, dont par exemple Saint John's College, à Annapolis. Un peu partout, des *core curriculum* fonctionnent sur le même principe.

sidée, Campus, Francfort 1993; tr. fr. F. Laroche, Maison des Sciences de l'Homme, Paris 1994, p. 117.

⁴ B. PASCAL, *Pensées*, éd. L. Brunschvicg, n. 82.

⁵ F. LAUPIES (éd.), *Dictionnaire de culture générale*, P.U.F., Paris 2000, Vol. XII, p. 1125.

5. SENS DE «CULTURE»

Si maintenant j'essaie de me demander ce qu'est la culture, il est clair qu'il s'agit d'un savoir, mais pas de n'importe lequel. La possession d'une information, aussi exhaustive et précise soit-elle, ne suffit pas. Savoir par cœur l'annuaire du téléphone ne serait pas de la culture. Une information n'est appelée «culture» que dans la mesure où elle constitue un code permettant de se reconnaître comme appartenant à une même entité, qu'il est aisé de désigner elle aussi par le mot, justement, de «culture». Auquel cas il est tentant de montrer que l'idée de culture est de nature idéologique, qu'elle sert de shibboleth à une couche sociale déterminée, etc. On ne s'est pas fait faute de le répéter.

Malgré tout, c'est à partir de cette notion suspecte que je construirais mon propre concept de la culture. La culture générale alimente la conversation. Et pas seulement celle qui se pratique dans les salons, mais — on excusera le médiéviste — au sens le plus général de la *conversatio civilis* dont parlaient les scolastiques, c'est-à-dire de la communication humaine, de l'usage social de ce *logos* qui est la différence spécifique de l'homme. C'est elle que menace, selon Thomas d'Aquin, la doctrine averroïste de l'unité de l'intellect.⁶

La culture est ce qui permet l'orientation dans le monde. L'orientation n'est pas un simple repérage. Le repérage nous permet de savoir où nous *sommes*. L'orientation nous aide à décider où nous devons *aller*. Le culturel porte sur tout ce pour quoi il y a une *bonne* façon de procéder.

Avec la culture, on introduit la notion de valeur. Celle-ci n'est pas exclusivement morale, mais aussi, entre autres, esthétique. Un critère utile peut être celui de l'engagement personnel. Ce que je ne fais que savoir ne fait aucune différence pour moi. Certes, le savoir m'aide à prendre des décisions dans la mesure où il me permet de mieux prendre conscience des conséquences de mes actes. Mais ce n'est pas lui qui va me dire quoi décider. Si la médecine me renseigne sur les dangers du tabac, cela ne va pas me faire arrêter de fumer. Il faut encore que je décide de préférer la sécurité bourgeoise à l'intensité d'une vie risquée. Tout un style de vie est en jeu. Ce qui relève de la culture m'oblige à modifier mon comportement. Etre cultivé, c'est ne pas se permettre n'importe quoi, depuis le niveau de la morale la plus sublime en passant par l'esthétique, et en aboutissant au savoir-vivre, voire à l'hygiène.

5. CULTURE ET SAVOIR

Si l'on applique ce critère, une conséquence radicale s'ensuit: tout le domaine de ce qui est savoir et de ce qui n'est que savoir, la science en particulier, n'ap-

⁶ THOMAS D'AQUIN, *De unitate intellectus contra Averroistas*, IV, 240; *Opuscula Philosophica*, éd. R. Spiazzi, Marietti, Turin 1954, p. 83a.

partient pas à la culture. Il n'y a donc pas de culture scientifique. En effet, la science décrit les faits et en cherche les lois. Mais elle ne trouve dans les objets qu'elle étudie aucune trace de valeur. Ce pourquoi elle s'abstient de tout jugement de ce genre. Je vous prie de m'excuser de devoir répéter une fois de plus cette grosse évidence, mise en lumière depuis la fin du XVIII^e siècle, par Hume et Kant.⁷

Y aurait-il en revanche une culture littéraire? Voire, n'y aurait-il qu'une culture littéraire? Non, pas non plus, en tout cas dans la mesure où l'on entend par là un savoir. Connaître des poèmes par cœur, retenir des dates historiques, etc. n'est pas plus de la culture que de savoir énoncer une loi physique. Je renverrais dos à dos les deux exemples que donne C.P. Snow: avoir lu une pièce de Shakespeare et connaître le second principe de la thermodynamique, l'entropie, donc, sont deux savoirs, deux informations. On peut penser qu'ils sont d'importance équivalente. Mais il n'y a ni dans l'un ni dans l'autre quoi que ce soit qui relève de la culture.

La division entre le culturel et ce qui ne l'est pas ne recoupe donc aucunement la division entre scientifique et littéraire. Tout ce qui ne relève que du savoir historique est en dehors de la culture. L'histoire littéraire, par exemple, est une pure information. En revanche, la stylistique, si elle est appliquée, relève de la culture. L'histoire de l'art n'est pas culture; savoir peindre, voire simplement savoir apprécier la peinture, est culture.

Ma définition de la culture est ainsi singulièrement étroite. En revanche, elle le compense en étant plus large. En effet, les usages de la vie quotidienne, les formes de politesse, la cuisine, etc. font pour moi tout aussi bien partie de la culture. On peut si l'on veut parler de haute et de basse culture, mais une différence de degré n'est pas une différence de nature. A la limite, et si l'on me permet un sourire, ce qu'on appelle la «culture physique» mérite vraiment son nom. «Ne savoir ni lire ni nager» était en Grèce ancienne une façon de dire de quelqu'un qu'il était totalement inculte.⁸

6. RETOUR DU PROBLÈME

Je puis maintenant revenir à une question laissée plus haut en suspens. Pourquoi les scientifiques éprouvent-ils plus le besoin d'une information générale littéraire que l'inverse? Je décomposerai la question en deux sous-questions: d'une part, pourquoi éprouvent-ils le besoin d'une information générale? D'autre part, pourquoi ce privilège du littéraire, artistique, etc.?

⁷ Voir mon *Zur Vorgeschichte der Unterscheidung von Sein und Sollen*, dans T. BUCHHEIM, R. SCHÖNBERGER, W. SCHWEIDLER (éd.), *Die Normativität des Wirklichen. Festschrift für Robert Spaemann*, Klett-Cotta, Stuttgart 2002, pp. 21-34.

⁸ Voir par exemple PLATON, *Lois*, III, 689d.

La première question s'explique en référence à la situation nouvelle introduite par les temps modernes et la «révolution scientifique» à laquelle renvoyait C.P. Snow. La quantité du savoir accumulé rend impossible les «hommes universels» de la Renaissance et du classicisme allemand, du genre de Léonard de Vinci ou de Goethe. Le problème est trop connu pour que je fasse plus que le mentionner pour mémoire. Cette situation a pour conséquence que le besoin d'une information générale est à peu près le même pour tous. Le spécialiste de telle branche d'une science dure n'en sait en réalité, sur les autres sciences tout aussi dures, voire sur les autres branches de la même science, guère plus que le littéraire totalement profane. Il éprouve le même besoin que lui de recourir à de la vulgarisation.

Mais justement, une vulgarisation n'est pas nécessaire pour les savoirs non-durs. Ils s'expriment en effet en principe dans le langage courant. Ils sont donc accessibles aux questions des non-spécialistes. Pour les sciences dures, le profane comprend qu'il ne comprend pas. Pour les autres, tout le monde se croit à même de comprendre. La tentation est grande, en particulier pour la philosophie, de singer les sciences dures, soit par l'usage d'un formalisme symbolique, soit en s'exprimant d'une façon technique là où cela n'est pas indispensable, et de se mettre ainsi à l'abri des requêtes de sens, certes souvent naïves, mais toujours angoissantes, qui lui viennent de l'homme de la rue.⁹

Parce que ces disciplines n'ont pas besoin de vulgarisation, les tentatives dans ce sens n'aboutissent à rien de bon. Ainsi, nous n'avons pas d'exemple de philosophie vulgarisée. Ce qui aujourd'hui se prétend tel n'est que de la philosophie vulgaire.

7. SCIENCES ET HUMANITÉ(S)

Le second problème est lié à l'émergence d'un nouveau type de savoir, la science de la nature galiléenne. Le savoir ne fournit plus de modèle moral. Avant cette ligne de partage, la nature était le modèle, ou la métaphore, ou au moins le garant de l'effort moral de l'homme.¹⁰ Non seulement au niveau politique, où l'ordre social hiérarchique avait son miroir dans l'ordre cosmique. Mais aussi au niveau de l'effort éthique sur soi. Certes, la nature ne constituait nullement une source de moralité. Mais elle montrait que, puisque le bien était réel, il était à plus forte raison possible.

La présence de la nature, qu'il ressentait comme un *kosmos*, jouait pour l'homme pré-moderne un rôle analogue à celui des postulats de la raison pra-

⁹ Voir mon *Histoire de la philosophie et liberté*, dans mon *Introduction au monde grec. Études d'histoire de la philosophie*, La Transparence, Chatou 2005, pp. 9-32, surtout pp. 13-15.

¹⁰ Voir mon *La Sagesse du monde. Histoire de l'expérience humaine de l'univers*, LGF, Paris 2002².

tique chez Kant.¹¹ Ceux-ci, à savoir la liberté, l'existence d'un Dieu juste, et l'immortalité de l'âme, ne servent en rien à fonder la Loi morale. Cette dernière se suffit à elle-même et oblige en vertu d'une autorité qui ne vient que d'elle-même, sans avoir besoin de l'emprunter ailleurs. Les postulats servent à garantir la possibilité du Bien, c'est-à-dire de l'accord entre ce que la Loi exige et l'ordre du monde réel.

La différence majeure entre la vision du monde pré-moderne et la morale de Kant est que la réalisation du bien est pour ce dernier postulée. Elle reste pour ainsi dire du domaine de la foi et de l'espérance. Pour l'homme antique et médiéval, en revanche, elle est déjà donnée dans l'harmonie cosmique. Il n'est que de la constater.

Le savoir pré-moderne faisait partie de ce que l'on appelait les «humanités», les *litterae humaniores*. Son édifice comprenait des disciplines qui étaient censées humaniser, rendre l'homme plus humain. Ces disciplines relevaient du domaine «littéraire», mais pas plus que du domaine «scientifique» — au niveau de développement, bien entendu, que celui-ci avait alors atteint. Les savants des sciences les plus «dures» admettaient que leurs disciplines pouvaient rendre vertueux. Ptolémée écrit dans la préface de l'*Almageste* que rien n'est plus propre que l'astronomie à nous rendre des gens de bien, à force de contempler la régularité, le bon ordre, l'harmonie, la modestie des sphères célestes. Et Averroès écrit posément que l'étude de la physique peut nous enseigner la vertu de justice, parce que la nature elle-même possède cette vertu.¹²

Après la révolution scientifique liée aux temps modernes, la nature apparaît comme totalement vide de sens et de valeurs. La connaissance de celle-ci, en elle-même, ne nous donne aucune indication sur ce que nous devons faire. En ce sens, elle n'est pas «intéressante».¹³ Cela vaut pour la connaissance de la nature, mais tout aussi bien pour l'érudition historique, philologique, littéraire, etc. La pratique du laboratoire ou des archives peut tout au plus nous habituer à une certaine éthique: les vertus de courage, avant tout le courage intellectuel ou probité, d'humilité devant les faits, de générosité dans l'échange des résultats, etc. sont requises par la recherche, qui les favorise à son tour. C'est le cas de toute recherche.

¹¹ I. KANT, *Kritik der praktischen Vernunft*, I, ii, 2, iv-vi.

¹² PTOLÉMÉE, *Syntaxis Mathematica*, éd. Heiberg, Teubner, t. 1, p. 7, 17-24; puis AVERROÈS, *Grand Commentaire à la Physique d'Aristote*, Préface, Juntas, p. 2C, cités dans mon *La Sagesse du monde. Histoire de l'expérience humaine de l'univers*, cit., pp. 150 et 141.

¹³ Voir mon *La Physique est-elle intéressante? Quelques réponses de l'Antiquité tardive et du Moyen Age*, dans *Au moyen du Moyen Age. Philosophies médiévales en chrétienté, judaïsme et islam*, La Transparence, Chatou 2006, pp. 97-118.

8. CONCLUSION: UNE UTOPIE ÉDUCATIVE

Ainsi, il n'y a pas deux cultures. Il y en a une seule. Mais elle est bien petite, et elle n'est ni littéraire ni scientifique. Elle n'est tout simplement pas de l'ordre du savoir. Nous autres modernes sommes en effet placés devant des savoirs qui ne peuvent plus nous humaniser. Devant ce problème, nous sommes, littéraires ou scientifiques, spécialistes de savoirs adamantins ou gélatineux, tous logés à la même enseigne. A nous de chercher de nouvelles sources d'humanité.

Comment le résoudre? On me permettra quelques directives concrètes, simplement esquissées, à propos de l'enseignement. Je crains d'avoir à formuler ici des suggestions qui vont franchement à contre-courant des tendances actuelles.

Je commencerai par une recommandation que l'on trouvera sans doute paradoxale après ce que je viens de dire: je souhaite que l'enseignement fasse porter l'accent non pas du tout sur les savoirs «mous», censés plus proches du «culturel», mais au contraire sur ce que j'appellerai, plutôt que des savoirs «durs», des savoirs *précis*. Je n'entends pas par là uniquement les mathématiques et les sciences de la nature. Je veux parler de tous les savoirs dans lesquels on a nettement et sans conteste raison ou tort. Et ce type de savoir se rencontre dans tous les domaines: la solution de telle équation est vraie ou fausse, la syntaxe de telle phrase d'une langue étrangère a été construite correctement ou non, telle bataille a été livrée en 1515 et pas en 1516. Les élèves et les étudiants ont besoin de s'affronter à des faits objectifs. Qu'il s'agisse de faits physiques, historiques, philologiques n'a guère d'importance.

Le paradoxe n'est qu'apparent: il s'agit en fait de libérer un problème, de faire voir sa gravité en écartant une échappatoire commode. C'est seulement une fois que l'on aura pris conscience du caractère objectif des choses de la nature et des œuvres humaines que l'on pourra prendre la mesure exacte de ce qui reste, à savoir ce qui exige notre choix en faveur d'une manière déterminée de se comporter. Autrement, on risque de mêler les souhaits portant sur ce que les choses devraient être et la constatation dégrisée de ce qu'elles sont, aboutissant de la sorte à un monde d'«interprétations» supposées de valeur égale et entre lesquelles le seul principe capable de distinguer sera le caprice de chacun.

Je souhaiterais ensuite que l'on cesse d'appeler «éducation» la formation censée préparer à un métier. Il vaudrait mieux parler simplement d'«instruction». Apprendre les techniques permettant de maximiser l'efficacité d'un geste ou d'une opération permet de s'orienter parmi les objets qui constituent notre environnement quotidien, et, en conséquence, fournit à celui qui maîtrise ces techniques une fonction dans la société. Mais réservons le mot

d'éducation, pour faire parler l'étymologie, à ce qui permet d'extraire d'une personne ce qu'elle contient déjà et, au fond, ce qu'elle est elle-même. Là aussi, il s'agit de libérer la question grave de l'éducation d'une solution illusoire qui ne fait en réalité que la recouvrir. Cette question est: que voulons-nous que deviennent ceux que nous éduquons? Nous ne pourrons la résoudre que quand nous aurons qui nous voulons être.

ABSTRACT: Are there really two cultures, one literary and another scientific? In the modern world, following the great developments of natural science and technology, the human culture seems to have lost its fundamental unity: modern and postmodern society is in fact characterized by an extreme fragmentation of knowledge. For which reason, it has lost almost completely the meaning and the ideal figure of wisdom (savant): the cultured man who searches to dominate with competence the sphere either of physical sciences (Naturwissenschaften) or of the so-called human sciences (Geisteswissenschaften). In any case, there still remains a sense in which to talk about a general culture: it goes beyond the specific competence in determinate spheres of knowledge. Culture can be understood even today in the sense of the conversatio civilis, of which the scholastics spoke: it treats of the social use of the logos that permits human communication and the self-orientation of man in the world. In this sense, culture does not correspond completely to literary erudition, historical or scientific, but is the forma mentis that guides the life of man, orients his work and his personal engagements, based on a conscious choice of determinate values. Therefore, there are not two cultures, but only one, and it overcomes the order of knowledge: it is neither literary nor scientific.